Michel Guérin

Philosophie du geste

Essai philosophique

ACTES SUD

PHILOSOPHIE DU GESTE
Nouvelle édition augmentée

Qu'il enclenche une action ou exprime une émotion, le geste ne sépare pas la signification du comportement. S'il a peu retenu l'attention des philosophes, c'est peut-être en raison de la gageure de le saisir dans son prime élan : il est amorce. Les quatre gestes ici considérés comme fondateurs de pans entiers de la culture humaine, faire, donner, écrire, danser, se situent au commencement de la technique, des échanges socio-économiques, des pouvoirs de la représentation, de ce bonheur d'exister corps, enfin, que les arts commentent à l'envi. Le geste, ainsi, balaie un large prisme qui va de l'utilité (voire de la nécessité) à la gratuité. Mais que les hommes inaugurent ou maintiennent ce qu'ils ont vu faire, c'est par un geste : inchoatif ou fréquentatif, il est par un aspect initiation et par l'autre imitation.

La présente édition (augmentée) renverse et prolonge la quadrature du geste par un geste de penser, qui fait apparaître qu'une discipline qui fait sens est toujours incarnée, c'est-à-dire enseignée. A l'heure où le corps idole est l'objet de tous les soins, tandis que l'univers en expansion des technologies promet la relégation de la main, méditer au sujet du geste est en somme découvrir le corps comme l'interrogation même.

Michel Guérin a publié de nombreux essais critiques et des ouvrages de philosophie. La première édition de Philosophie du geste *(Actes Sud, 1995) a figuré dans l'ultime sélection du prix Médicis (essai). Derniers ouvrages parus :* Le Fardeau du monde *(Encre marine, 2011),* La Peinture effarée : Rembrandt et l'autoportrait *(La Transparence, 2011).*

Illustration de couverture : Guido Reni, *Atalante et Hippomène*, 1625, musée du Prado, Madrid

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

LA FIGUROLOGIE
NIETZSCHE, SOCRATE HÉROÏQUE, Grasset, 1975.
LE GÉNIE DU PHILOSOPHE, Seuil, 1979.
QU'EST-CE QU'UNE ŒUVRE ? Actes Sud, 1986.
LA TERREUR ET LA PITIÉ, t. I : *LA TERREUR*, Actes Sud, 1990.
L'AFFECTIVITÉ DE LA PENSÉE, Actes Sud, 1993.
PHILOSOPHIE DU GESTE, Actes Sud, 1995.
LA TERREUR ET LA PITIÉ, t. II : *LA PITIÉ*, Actes Sud, 2000.
LE FARDEAU DU MONDE : DE LA CONSOLATION, Encre marine, 2011.

FIGUROLOGIQUES
LETTRES À WOLF OU LA RÉPÉTITION, Grasset, 1976.
LES COMPAGNONS D'HÉLÈNE, roman, Hallier, 1976.
L'HOMME DÉO, roman, Grasset, 1978.
LA POLITIQUE DE STENDHAL, PUF, 1982.
JOUR / GŒTHE BALLET, Actes Sud, 1983.
L'ÎLE NAPOLÉON, Actes Sud, 1989.
LES QUATRE MOUSQUETAIRES, Rocher, 1995.
NIHILISME ET MODERNITÉ, Jacqueline Chambon, 2003.
LA GRANDE DISPUTE : ESSAI SUR STENDHAL ET LE XIXe SIECLE, Actes Sud, 2006.
L'ARTISTE OU LA TOUTE-PUISSANCE DES IDÉES, PUP, 2007.
LA DEUXIÈME MORT DE SOCRATE, PUL, Canada, 2007.
MARCEL DUCHAMP : PORTRAIT DE L'ANARTISTE, Lucie Editions, 2008.
L'ESPACE PLASTIQUE, La Part de l'Œil, 2008.
LA PEINTURE EFFARÉE : REMBRANDT ET L'AUTOPORTRAIT, La Transparence, 2011.

© ACTES SUD, 1995, 2011
ISBN 978-2-330-09924-4

MICHEL GUÉRIN

PHILOSOPHIE DU GESTE

essai

édition augmentée

ACTES SUD

Nos premiers maîtres de philosophie sont nos pieds, nos mains, nos yeux.

J.-J. ROUSSEAU

à Hubert Nyssen

PRÉFACE DE LA DEUXIÈME ÉDITION

Cette édition augmentée de *Philosophie du geste*, ouvrage paru en 1995, reprend le texte d'origine et en conserve le titre, tout en y incluant également un essai récent intitulé *Le Geste de penser*.

La question m'habite depuis de longues années et ce n'est donc pas d'aujourd'hui que je médite de renverser ou de retourner la pensée du geste en geste de penser ; on verra d'ailleurs toute l'importance de ce motif du *retour* dans le second essai du présent volume. De sorte que si *Le Geste de penser* peut passer à bon droit pour la suite – l'extension – de *Philosophie du geste*, c'est aussi qu'il réalise cette augmentation à travers la modalité singulière d'un renversement de perspective.

Tout se passe en effet comme si l'effort de penser le geste devait quasi naturellement s'infléchir et déboucher dans l'invitation irrésistible à affronter finalement dans la pensée elle-même, philosophique ou bien poétique, le sens d'une gestualité qui non seulement ne s'efface jamais derrière des contenus, mais, peut-être bien, comme on le voit chez Nietzsche et chez Rilke, recèle le plus précieux du génie humain quand il se tourne exclusivement vers l'énigme de sa présence au monde. Depuis que je travaille sur la Figure, je me suis persuadé que la pensée, à la différence des sciences empiriques vouées à produire des connaissances

à vocation exotérique et pragmatique, est modale et magistrale : c'est le tour qui compte, autant et plus que la doctrine – ce que j'ai appelé l'*affectivité de la pensée.*

Sans doute ne faut-il pas penser le geste à l'aide de l'affectivité, mais au contraire convient-il de penser l'affectivité depuis le geste. Celui-ci affecte originairement, préfigure l'ensemble de nos conduites sur quatre plans principaux. Cette *gestique transcendantale* ou encore cette *quadrature du geste* formait déjà l'armature et la substance de l'essai initial. Je continue de penser que *faire*, *donner*, *écrire* et *danser* induisent respectivement les enchaînements de la technique, le système socio-économique, la perfectibilité humaine (dans toute l'ambiguïté "scripturaire" qu'avait aperçue Rousseau), le vaste domaine de l'esthétique enfin, dont je me risque à prétendre suivant Leroi-Gourhan qu'il s'anticipe tout entier dans la danse, ensemble le plus naturel et le plus "abstrait" des arts, si bien qu'il y aurait dans chaque art un danser primordial.

Quel est donc, demandera-t-on alors, l'apport spécifique du second essai ? Pour autant que j'en puisse juger, la reprise des quatre gestes conduit à approfondir la finitude – dont ils sont la présentation ou l'ostension réservée – non pas d'abord comme limite mais bien comme ouverture indéterminée déterminante, comme *passage* (le grec *poros*) ou *porte* ; à retrouver l'intuition grecque, tragique, de cet être foncièrement inquiétant *(deinotaton)*, le mortel, que le premier chœur de l'*Antigone* de Sophocle décrit comme *pantoporos aporos*, inexpert plein d'usages et raisons, c'est-à-dire "industrieusement aporétique", capable dans l'horizon de l'ultime inévitable béance (la mort) de trouver mille et mille chemins, sorties,

solutions, tous plus astucieux ou ingénieux les uns que les autres. Le trésor d'ingénierie et d'invention enfoui dans l'immémorial d'un geste humain lui-même enté sur de lointaines attitudes animales – qui, en certaines expériences, s'approchent étrangement et montrent leurs visages – est aussi un potentiel, un capital qui ne peut être touché que par l'être qui, dans le même temps, consent à la mesure sans mesure de la condition mortelle, affairée à construire sur l'abîme. Il y a, écrivais-je, un *retour du geste* et on aurait tort de n'y pas envelopper le trivial retour de bâton. Le geste est ambiguïté faite acte, énergie double, cercle répété du commencement et de la fin, matière éperdument "maniérée" ; le piège *et* ce qui le déjoue en le rejouant : scandale du mourir tourné en art de vivre, "art personnel" comme parle Valéry. Ce que le geste de penser tente de faire venir au jour, c'est, en somme, ce qu'il y a d'âme dans le corps humain. Lorsque j'affirme que tout geste pur est angélique, qu'il est essentiellement *annonce*, je ne veux pas dire qu'il fait signe vers un autre monde, une transcendance : ou plutôt, celle-ci est le secret de l'immanence physique, d'un être-là parlant ou faisant silence. A la fin, la philosophie du geste revient, cherchant à le rajeunir, visiter le motif de la relation du corps à l'esprit.